



HAL
open science

Saussure/Mallarmé : autopsie d'un couplage

Pierre-Yves Testenoire

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Testenoire. Saussure/Mallarmé : autopsie d'un couplage. Emilie Aussant & Jean-Michel Fortis. History of Linguistics 2017: Selected papers from the 14th International Conference on the History of the Language Sciences, (ICHoLS 14), Paris, 28 August – 1 September, John Benjamins, pp.129-142, 2020, 10.1075/sihols.127.09tes . hal-02769271

HAL Id: hal-02769271

<https://hal.science/hal-02769271>

Submitted on 4 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Saussure/Mallarmé : autopsie d'un couplage

Pierre-Yves Testenoire

Sorbonne Université / Histoire des Théories Linguistiques

Abstract :

Since the sixties, Ferdinand de Saussure has often been compared with Stéphane Mallarmé. The purpose of this study is to identify whether this association Saussure/Mallarmé is really justified from an historical point of view. First, we examine the biographical links between the Genevan linguist and the French poet. Then we focus on similarities in their theories of language. We finally indicate that this comparison between Saussure and Mallarmé highlights recent evolutions of scholars' reception of Saussure.

Key words : reception of Saussure's work, poetics, anagram, iconicity

1. Introduction

Le rapprochement entre la figure et la pensée de Saussure et celles de Mallarmé est une opération récurrente dans la littérature critique de ces cinquante dernières années. Le thème mallarméen émerge dans la réception saussurienne à la fin des années 60, dans le sillage de la publication par Jean Starobinski des premiers cahiers d'anagrammes. Sa première manifestation peut être située de manière quasi-concomitante chez deux auteurs : chez Julia Kristeva (1968) qui prépare alors une thèse sur Mallarmé et Lautréamont – elle sera publiée en 1974 sous le titre *La révolution du langage poétique* – et qui s'inspire très librement des anagrammes saussuriens pour développer une sémiotique dite des paragrammes appliquée aux textes littéraires, et chez Michel Deguy qui, dans un article de 1969 intitulé « La folie de Saussure », file une comparaison entre la quête saussurienne des anagrammes et celle de Mallarmé au sujet du langage poétique. L'article de Deguy s'ouvre sur une mise en exergue d'une citation de Saussure et d'une citation de Mallarmé, inaugurant un jeu de confrontation qui va être repris tout au long des années soixante-dix, par exemple chez Adam (1979 : 43) ou chez Ossola (1979 : 1077).

Il y a dans ces premiers rapprochements un trait d'époque. Si Mallarmé cristallise en France, depuis un siècle, l'imaginaire de la modernité littéraire, l'après-guerre donne lieu à des lectures politiques de son œuvre comme l'a mis en évidence l'ouvrage de Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé*. Le tournant des années 60-70, en particulier, voit s'épanouir une lecture marxiste de Mallarmé auxquels participent les groupes rivaux de *Tel Quel*, de *Change* et d'*Action poétique* pour qui la révolution du langage poétique incarnée par le poète de la rue de Rome engage une révolution sociale et politique. Les théoriciens du texte d'alors s'attachent à conjuguer leur marxisme et leur connaissance de la linguistique et de la sémiotique – et par là de Saussure – à l'interprétation des textes de Mallarmé. Cette mode passée, on aurait pu penser que le couplage Saussure/Mallarmé s'essoufflerait dans le discours critique ; il n'en est rien. Depuis la fin des années 60, pas moins de cinq études ont été spécialement consacrées à l'examen des convergences entre la pensée saussurienne et la

poétique mallarméenne¹ et des propositions de rapprochement ont été proposées de façon plus ponctuelle dans quantité d'autres travaux².

Comme le couplage Mallarmé/Saussure reste vivace aujourd'hui encore dans la réception saussurienne, l'autopsie que nous proposons est à prendre, on l'aura compris, dans son sens étymologique. Il s'agit d'aller voir par soi-même certains des arguments le plus souvent repris qui étayent cette association, en se fixant deux objectifs : (1) dégager, dans les travaux mentionnés ci-dessus, les traits qui justifient ce couplage Saussure/Mallarmé ; (2) évaluer, à partir des écrits du linguiste genevois et du poète de la rue de Rome, la consistance de ce thème mallarméen de la réception saussurienne.

2. Convergences biographiques

Bien qu'il se veuille avant tout théorique, le couplage Saussure/Mallarmé n'aurait pas connu ce succès s'il ne reposait sur la contemporanéité des deux figures, Mallarmé étant l'ainé de Saussure d'une quinzaine d'années. Les qualificatifs « décadent », « fin de siècle », voire « symboliste » qu'on attribue de manière récurrente aux textes et à la pensée saussuriennes reposent implicitement sur cette même contemporanéité et mériteraient d'être étayée autrement que par l'invocation d'un vague air du temps fait de nihilisme et de crise du positivisme. Aussi convient-il d'examiner ce qu'il en est des convergences historiques et biographiques effectives entre Saussure et Mallarmé.

Un premier élément qui pourrait inviter à rapprocher les deux hommes, c'est une même posture d'écriture et de recherche faite de doutes méthodologiques, de phases d'impuissances créatives et de rêveries sur le « Livre » définitif à venir, toujours invoqué mais jamais réalisé. Cette posture produit, pour chacun d'eux, le même résultat : dans les deux cas, une œuvre posthume quantitativement bien supérieure à l'œuvre publiée de leurs vivants. Pour le reste, il est très peu vraisemblable que les deux hommes se soient rencontrés ni même qu'ils aient eu connaissance l'un de l'autre, bien que c'eût été possible. Les biographes de Saussure relèvent souvent que la décennie 1880 que le linguiste passe à Paris coïncide avec celle où Mallarmé accède à la célébrité dans le milieu, certes restreint, de l'avant-garde littéraire par la publicité

¹ Cf. Ossola 1979, Pierssens 1979, Leclerc 2007, Mourey 2012, Milner 2016.

² Notamment, outre les titres déjà cités : Derrida 1972, Wunderli (1972 : 139-150), Genette (1976 : 257-278), Wunderli 1977, Adam 1979, Ferrandiz (1998 : 252-263), Sanders (2004 : 40-41), Maniglier (2006 : 266-271), Joseph (2012 : 332 ; 449).

que lui apportent les *Poètes maudits* de Verlaine et *A Rebours* de Huysmans (1884) ainsi que la publication en 1887 de son premier recueil, *Poésie*. Saussure, en outre, compte parmi ses auditeurs à l'EPHE plusieurs écrivains symbolistes, proches de Mallarmé : Marcel Schwob et Pierre Quillard. En dépit de ces points de contact, Saussure méconnaît, selon toute vraisemblance, l'œuvre poétique de Mallarmé. Contrairement à une idée reçue, il ne se désintéresse pas de la poésie de son temps³ : ses cours de versification française à l'Université de Genève s'appuient sur un manuel de versification (Goffic & Thieulin 1897) qui utilise des poèmes contemporains. Cependant, les auteurs vivants que cite Saussure restent traditionnels : il ne fait aucune mention des innovations de Verlaine, de Rimbaud ou de Mallarmé, privilégiant les poèmes de François Coppée ou, d'autres plus oubliés, comme Philippe Gille et Henri Chantavoine.

Comme en miroir de cet intérêt soutenu porté par Saussure aux textes poétiques, la science linguistique joue un rôle majeur dans l'itinéraire de Mallarmé. La crise existentielle que Mallarmé traverse à Tournon trouve son issue dans le projet d'une thèse de linguistique sur laquelle il travaille en 1869 et 1870, projet vite abandonné dont il ne reste aujourd'hui qu'une trentaine de feuillets connus sous le nom *Notes sur le langage*. Si Mallarmé renonce à l'étude scientifique du langage pour devenir un « littéraire pur et simple » il publie deux ouvrages de pédagogie, dont il est de bon ton de considérer qu'ils ne sont pas qu'alimentaires : l'un de linguistique, *Les mots anglais* (1878), l'autre de mythologie, *Les dieux antiques* (1880), inspiré par les méthodes de Max Müller et de son disciple, George Cox. Plus largement, tout le travail poétique de Mallarmé pour sauver l'idée même de poésie prend appui sur le travail de réflexivité qu'est l'essai sur la science du langage de 1870. Les travaux de linguistique de Mallarmé restent néanmoins ceux d'un amateur éclairé. Ils doivent surtout au naturalisme linguistique de Schleicher, vulgarisé par Max Müller, dont il reprend les métaphores organicistes et la conception stadiale de l'évolution des langues. Les auteurs qu'il cite sont, outre Müller, les vulgarisateurs Emile Chasles, Amédée de Caix de Saint-Amour et Charles Marty-Leveaux, le romaniste Auguste Brachet ou encore Julien Girard de Rialle, un élève de Chavée, ce qui dessine un réseau d'influences très éloigné du paradigme historique dans lequel Saussure inscrit ses travaux⁴. Si Mallarmé a vraisemblablement lu Bopp dans la

³ Michel Arrivé (2009 : 109) écrit ainsi à tort que l'intérêt de Saussure ne va pas chronologiquement au-delà de Victor Hugo. Les études récentes sur son cours de versification française (Testenoire 2013 : 44-51 et Saussure 2017) ont montré qu'il n'en est rien.

⁴ Sur les sources linguistiques des *Mots anglais*, v. Michon 1978, Saint-Gérard 1998 et Ruppli & Thorel-Cailleteau (2005 : 93 seq.).

traduction de Bréal, il est techniquement incapable de lire les publications de Saussure dont il est le contemporain.

Ces données factuelles obligent à préciser que, s'il y a bien une pensée du langage chez Mallarmé, qui à ce titre peut légitimement être confrontée à celle de Saussure, elle n'a pas de prétention scientifique. Ainsi les termes de « signe », de « parole », de « langage » qu'on rencontre dans les écrits de Mallarmé n'ont pas le sens technique qu'ils ont chez Saussure ou dans la linguistique contemporaine. Comme preuve qu'il distingue bien son approche de celle du linguiste, Mallarmé adopte, dans ses *Notes sur le langage*, « le ton de la conversation » pour, dit-il « ne pas toucher à la science » (Mallarmé 1998 : 508), et il prévoit de dédier sa thèse de linguistique – rappelons le – à Edgar Poe et à Charles Baudelaire.

3. *Convergences théoriques*

Venons-en maintenant aux convergences théoriques établies par la critique et commençons par le lieu du corpus saussurien où la jonction avec Mallarmé a débuté : à savoir les anagrammes.

3.1 *Un même « cratylisme du vers » ?*

L'argument le plus célèbre, et le plus repris, est celui du « cratylisme du vers » qu'auraient en partage Mallarmé et le Saussure des anagrammes. On trouve le plus long développement de cette thèse dans un chapitre des *Mimologiques* de Genette qui inscrit le travail poétique de Mallarmé dans la longue tradition des avatars du cratylisme et qui lit ses poèmes comme une tentative pour compenser l'arbitraire du signe. L'analyse s'appuie notamment sur le passage célèbre de *Crise de vers* où, partant du constat de l'imperfection des langues – avec l'exemple du symbolisme phonétique désaccordé de *nuit* et de *jour* en français – Mallarmé donne pour mission au vers de « rémunérer le défaut des langues » (Mallarmé 2003 : 208). La poésie mallarméenne relèverait de ce que Genette (1976 : 274 seq.) appelle un « cratylisme

secondaire » ou un « cratylisme du vers », c'est-à-dire d'une tentative pour motiver la langue reconnue comme arbitraire, en opposition à un « cratylisme primaire » ou « cratylisme de la langue » qui est la croyance en la motivation du signe. Genette voit dans l'opération des anagrammes saussuriens ce même « cratylisme secondaire » qui s'opposerait à la thèse de l'arbitraire du CLG.

Si l'analyse est devenue classique au sujet de Mallarmé, au point de devenir un lieu commun de la critique, elle est totalement périmée au sujet de Saussure. Cette thèse, défendue à la même époque par Jakobson (1971) ou Todorov (1972), selon laquelle les anagrammes s'opposeraient au CLG sur la question de l'arbitraire, n'a jamais reçu d'étayage solide, les cahiers d'anagrammes ne gardant aucune trace d'un travail sur la motivation ou sur le symbolisme phonétique (v. Testenoire 2013 : 280 seq.). Plus pertinent est le rapprochement proposé par Carlo Ossola entre certaines rêveries cratyléennes effectives de Mallarmé et celles, non pas du Saussure des anagrammes, mais du Saussure de *l'Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racine* (Saussure [1876] 1978) écrit à seize ans sous l'influence de Pictet. Les deux essais écrits exactement en même temps présentent plusieurs points communs, caractéristiques des travaux d'amateurs :

- la prise en compte comme unité d'analyse, non pas du phonème ou du morphème, mais du « mot », ce qui constitue, comme le note justement Genette (1976 : 259) « un trait caractéristique du mimologisme » ;
- des rapprochements lexicaux et étymologiques intuitifs fondés, contre les principes méthodologiques du comparatisme linguistique, sur des corrélations de formes et de sens⁵ ;
- des licences prises avec les régularités morphologiques et les lois phonétiques.

L'essai de Saussure est une tentative pour ramener le lexique du grec, du latin et de l'allemand à une combinaison de douze racines indoeuropéennes dissyllabiques ; celui de Mallarmé est un traité de lexicologie anglaise à prétention plus poétique que linguistique – une sorte « poème philologique » selon l'expression de Jean-Pierre Richard (1961 : 530) – qui propose un classement esthétique des mots de l'anglais, fondé sur la valeur de leur consonne initiale. Les deux essais ont en commun d'organiser le lexique des langues qu'ils étudient à

⁵ Saussure écrit ainsi, dans cet essai : « Pour rapprocher des mots il faut d'abord que la forme des mots soit voisine, c'est-à-dire sortie vraisemblablement d'une même forme primitive. Mais il faut encore que les significations viennent confirmer l'hypothèse en donnant un second point de contact entre les deux mots. » (Saussure [1876] 1978 : 86).

partir de traits sémantiques spécifiques qu'ils attribuent à certaines lettres ou à certaines combinaisons de lettres⁶.

Ces coïncidences témoignent des préoccupations phono-symboliques communes dues peut-être, dans les deux cas, à l'influence de Pictet. Elles ne disent cependant rien de la pensée linguistique de Saussure, celui-ci ayant toujours renié son essai de jeunesse qu'il considérait comme « un enfantillage » (Saussure *in* Godel 1960 : 17).

Si l'on doit trouver des convergences entre la recherche des anagrammes et la poétique mallarméenne, elle réside moins dans ce soi-disant cratylisme partagé que dans ce qu'à la suite de Poe on peut appeler un même « principe poétique ».

3.2 Un même « principe poétique » ?

La très grande influence qu'a eue sur la poétique de Mallarmé *Philosophy of composition* de Poe dans la traduction de Baudelaire est un fait connu. Dans ce court essai, Poe développe une « poétique de l'effet » selon laquelle le poète, faisant le deuil de la transcendance divine, ne peut plus s'en remettre au hasard et à l'inspiration mais doit s'adonner à un patient labeur de composition. Ces principes de composition, Poe les expose en décrivant la genèse d'un de ses poèmes les plus fameux, *The Raven*, où écrit-il, « rien ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition » (Poe [1864] 1982 : 167). La procédure qu'il décrit commence par le choix de « l'impression ou de l'effet à produire », en l'occurrence celui de la mélancolie puis par le choix du « moyen de cet effet », à savoir celui d'un mot-refrain. La réflexion s'engage ensuite sur les caractéristiques phoniques de ce mot :

Alors s'agita la question relative au *caractère* de ce mot. Ayant arrêté dans mon esprit qu'il y aurait un refrain, la division du poème en stances apparaissait comme un corollaire nécessaire, le refrain formant la conclusion de chaque strophe. Que cette conclusion, cette chute, pour avoir de la force, dût nécessairement être sonore et susceptible d'une emphase prolongée, cela n'admettait pas le doute, et ces considérations me menèrent inévitablement à l'*o* long, comme étant la voyelle la plus sonore, associé à l'*r*, comme étant la consonne la plus vigoureuse. (Poe [1864] 1982 : 170)

⁶ Saussure se souvient de son travail en ces termes, une trentaine d'années plus tard : « Cet enfantillage, autant que je me le rappelle, consistait à prouver que tout se ramène, dans toutes les langues possibles, à des radicaux constitués immédiatement par 3 consonnes (plus anciennement même par 2 consonnes), si l'on considérait comme identiques *p, b, f, v* ou *k, h, g, ch* ou *t, d, th*. Ainsi R-K était, je crois, signe universel de prépotence ou de puissance violente : *rex, regis* ; ῥήγνυμι ; *Rache, rügen*, etc. ; P-N-K, signe d'étranglement ou de fumée : *πνίγω, Funke, pango, pungo*, etc. ! » (Saussure *in* Godel 1960 : 17).

C'est en raison de ces propriétés phonétiques que Poe opte pour le mot *nevermore* dont il déduit ensuite par association paronomastique les mots clés qui constitueront la trame de son poème : le nom de la femme aimée *Lenore* et, avec le couple *never/raven*, le nom de l'animal qui donne son titre à la pièce. Le poème trouve donc sa genèse dans la matérialité sonore. La primauté est donnée au choix et à l'agencement des sons au service « de la première de toutes les considérations, [...] celle d'un *effet* à produire » (Poe [1864] 1982 : 165). Cette procédure de composition est reprise par Mallarmé, tout particulièrement dans ses premiers poèmes. *Hérodiade* en est l'exemple le plus frappant puisque, selon ce que Mallarmé écrit à l'un de ses proches, le poème s'origine dans le pouvoir évocateur du nom de l'héroïne :

La plus belle page de mon œuvre sera celle qui ne contiendra que ce nom divin Hérodiade. Le peu d'inspiration que j'ai eu, je le dois à ce nom, et je crois que si mon héroïne s'était appelée Salomé, j'eusse inventé ce mot sombre, et rouge comme une grenade ouverte, Hérodiade. (Mallarmé 1998 : 669).

Et c'est à partir de cette association *Hérodiade/grenade* et d'autres – *Eros, héros, diadème, radieux*, etc. – que Mallarmé établit les thèmes qui seront celui du poème : le rouge, le sang, l'hymen et le voile déchirés, la fiancée mariée de force, etc.

Ces principes poétiques présentent plusieurs similitudes avec les procédures de composition que Saussure prête aux poètes antiques dans ses cahiers d'anagrammes. On retrouve la croyance en un art qui ne laisse aucune place au hasard et à l'inspiration mais qui repose, au contraire, sur un travail de composition très sophistiqué. Dans la description du processus de composition anagrammatique tel qu'il l'imagine, Saussure place en premier lieu l'analyse phonologique du thème à partir duquel se développera le poème :

1. Avant tout, se pénétrer des syllabes, et combinaisons phoniques ~~offertes dans~~ de toute espèce, qui se ~~ren~~ trouvaient constituer son ~~TEXTE~~ (THÈME). Ce ~~texte~~ (thème), - choisi par lui-même ou ~~f-imposé par la~~ famille ~~eelui~~ ou fourni par celui qui ~~commandait~~ faisait les frais de l'inscription -, n'est composé que de ~~deux ou trois~~ (quelques) mots, et soit uniquement de noms propres, soit d'un ou deux mots joints à ~~4 nom~~ ~~propre~~ la partie inévitable des noms propres. (Saussure *in* Testenoire 2013 : 69)

Comme Poe qui construit son poème à partir des sonorités de *nevermore*, « celui qui composait un carmen », écrit Saussure, « avait à se préoccuper ainsi, d'une manière *réfléchie*, des syllabes qui entraient dans ce carmen, et des rimes qu'elles formaient entre elles ou avec un nom donné. Tout *vātes* était avant tout un spécialiste en fait de phonèmes. » (Saussure *in*

Benveniste 1964 : 114) Saussure attribue ainsi aux poètes anciens un savoir phonologique et grammatical qui leur confère un statut spécifique :

J'affirme en effet (comme étant ma thèse dès ici) que le poète se livrait, et avait pour ordinaire métier de se livrer à l'analyse phonique des mots : que c'est cette science de la forme vocale des mots qui faisait probablement, dès les plus anciens temps indo-européens, la supériorité, ~~ou~~ la qualité particulière, du Kavis des Hindous, du vātēs des Latins, etc... (Saussure 2013 : 390)

Enfin, Saussure partage avec Poe et Mallarmé une même esthétique de l'effet où le nom qui diffuse ses sonorités au poème – car *Nevermore* ou *Hérodiade* ont toutes les caractéristiques du mot-thème saussurien – n'a pas pour fonction de signifier mais bien d'évoquer en mobilisant ce qu'on appelle alors le subconscient du lecteur ou, comme l'écrit Saussure, en donnant « le sentiment de quelque chose » (Saussure in Starobinski 1971 : 55). Avec le fonctionnement anagrammatique du vers tel qu'il l'imagine, Saussure rejoint cette poétique de l'évocation où, suivant l'esthétique de Poe, l'objectif est de « peindre, non la chose mais l'effet qu'elle produit » (Mallarmé 1998 : 663). S'il choisit de rebaptiser sa découverte hypogramme, écrit-il, c'est en raison du verbe *ὑπογράφειν* qui signifie « faire allusion » (Starobinski 1971 : 30). En cela, le fonctionnement anagrammatique concorde avec l'esthétique mallarméenne telle qu'elle est exposée dans l'entretien avec Jules Huret :

Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu : le *suggérer*, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements. (Mallarmé 2003 : 869).

Le travail de Saussure pour découvrir des mots-thèmes à l'œuvre dans la texture des poèmes grecs ou latins révèle une conception du vers comme évocation, allusion, suggestion que théorise *Crise de vers* : « Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement : en littérature, cela se contente d'y faire une allusion » (Mallarmé 2003 : 210).

Toutes ces coïncidences ne sont évidemment pas fortuites. Sans les attribuer nécessairement à une lecture commune de Poe, on peut y voir le partage d'une esthétique, typiquement symboliste, où la faillite de l'inspiration romantique conjuguée au développement d'une

conception positiviste d'une science du langage et des langues donne à concevoir le travail poétique comme un labeur sur la matière verbale.

3.3 Une même « philosophie symboliste » ?

Faut-il voir, au-delà des anagrammes, d'autres convergences ? Certains commentateurs invitent à le faire : ainsi Peter Wunderli a consacré, à la fin des années 70, un ouvrage entier à la comparaison entre la conception du langage de Saussure et celle de Valéry qui est largement redevable à la pensée mallarméenne, ou plus récemment, Patrice Maniglier a parlé d'une « philosophie symboliste » du langage chez Saussure qui témoignerait d'une « communauté d'inspiration avec le mouvement symboliste » (Maniglier 2006 : 270) et plus précisément avec Mallarmé.

Parmi les principes généraux que l'on convoque spontanément pour rapprocher les deux penseurs, il y a d'abord ce geste commun qui consiste à ne pas placer la référence au centre du fonctionnement langagier. De même que Saussure pourfend l'illusion adamique et la « tentation de ramener la langue à quelque chose d'externe » (Saussure 1974 : 19 [3299]), de même, Mallarmé refuse de réduire le langage à cette « fonction de numéraire facile et représentatif » (Mallarmé 2003 : 213). Les deux partagent une conception réaliste du langage : les entités du monde ont une réalité indépendamment des sujets avec lequel le langage entretient une relation. Cependant, ils ne font pas du sens le produit de cette relation : il relève, pour eux, non de la désignation mais de la signification, construite par le jeu interne des éléments linguistiques. De là, une conception immanentiste des systèmes linguistiques chez l'un, des poèmes chez l'autre. Les passages dans la prose de Mallarmé qui témoignent de cette conception relationnelle des entités linguistiques sont nombreux. Par exemple, dans un entretien avec Jules Huret :

Les choses existent, nous n'avons pas à les créer ; nous n'avons qu'à en saisir les rapports ; et ce sont les fils de ces rapports qui forment les vers et les orchestres. (Mallarmé 2003 : 871)

Dans une lettre à Cazalis, au sujet du sonnet en yx :

J'extrais ce sonnet, auquel j'avais une fois songé cet été, d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux dire que le sens, s'il en a un (mais je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme), est évoqué par un mirage interne des mots eux-mêmes. (Mallarmé 1998 : 731)

Ou encore dans une lettre à François Coppée :

Ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots – qui sont déjà assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors – se reflètent les uns les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme. (Mallarmé 1998 : 709)

C'est parce que les mots « sont déjà assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors » qu'il faut, selon la formule célèbre, leur « céder l'initiative » (Mallarmé 2003 : 211). Ce qu'on a pu appeler l'autotélisme des poèmes de Mallarmé est la conséquence de ce refus d'adosser le discours poétique à une quelconque antériorité extralinguistique. Il s'agit alors d'élaborer un poème dont le sens se développe par un jeu de reflet interne : c'est ainsi que même des créations verbales – telles le *Ptyx* du *Sonnet allégorique de lui-même* qui a fait couler tant d'encre – prennent sens par le jeu des oppositions au sein de l'espace clos du poème, illustrant, comme Milner (2016) a pu l'écrire, le concept saussurien de valeur. Le primat que Mallarmé accorde à la syntaxe⁷ invite à ce rapprochement avec la réflexion de Saussure sur la valeur linguistique : c'est par le vers que le sens s'élabore et que le poète peut ainsi espérer rémunérer le défaut des langues.

Cette conception immanentiste et relationnelle du sens est inséparable de la pensée du Néant qui hante les imaginaires saussuriens et mallarméens. Toute la démarche épistémologique de Saussure consiste, on le sait, à déconstruire les entités positives préétablies auxquels s'attachent les linguistes dans la description des langues. Ce travail de sape conduit à concevoir la langue comme un système d'entités négatives gouvernées par l'arbitraire et la valeur où le signe n'a plus que le statut « d'être inexistant » (Saussure 1886 : 191). Ce principe de négativité au cœur de la pensée saussurienne peut trouver un écho dans l'expérience du néant que Mallarmé fait à Tournon en travaillant sur *Hérodiade* et dont il fait état à Cazalis :

Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes, qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le bouddhisme, et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail, que cette pensée écrasante m'a fait abandonner. (Mallarmé 1998 : 696)

⁷ Cf. « Quel pivot, j'entends, dans ces contrastes, à l'intelligibilité ? Il faut une garantie – La Syntaxe ». (Mallarmé 2003 : 233). Sur l'importance de la syntaxe chez Mallarmé : v. Saint-Gérand (1998 : 176).

Cette crise provoquée par la rencontre du néant trouve son issue dans le travail de linguistique de 1870 et l'élaboration, comme instrument méthodologique, de ce que Mallarmé appelle alors des « fictions », terme que Saussure ne renierait pas lorsqu'il explique que les linguistes doivent se construire des entités positives factices pour prendre pied sur l'océan de négativité qu'est la langue. Découvrant qu'il n'y a, pour le poète, d'autre réalité que le langage, Mallarmé institue alors le néant comme socle de sa poétique : c'est tout le travail poétique amorcé à partir du sonnet en *yx*.

4. Conclusions

Les traits qui justifient le motif du couplage Mallarmé/Saussure se réduisent aux principaux arguments passés ici en revue : si certains d'entre eux paraissent caducs, d'autres témoignent de réelles affinités de pensée. Ces affinités sont construites dans la littérature critique par des jeux de confrontation de citations – souvent les mêmes – prises parfois indépendamment des cadres dans lesquels elles s'inscrivent. Même en tenant compte de la spécificité de leurs écrits et de leurs démarches, qu'est-ce qu'un historien des sciences peut faire de ces affinités, du rapprochement entre la réflexion épistémologique d'un savant et les écrits réflexifs d'un écrivain ? Rien ou presque qui n'éclaire la théorie saussurienne, sauf à invoquer un climat intellectuel et artistique auquel nul n'échappe. Il n'est d'ailleurs pas anodin que le couplage soit amorcé non pas par des linguistes mais par des théoriciens de la littérature. Le jeu des correspondances entre Mallarmé et Saussure a le mérite d'identifier des problèmes communs qu'affronte leur deux questionnements mais il ne doit pas occulter l'écart entre leur démarche, ce dont Michel Dégué (1969 : 25) rend compte, à sa façon, lorsqu'il écrit au sujet des échos généralisés que Saussure découvre via les anagrammes dans les textes poétiques : « Ce (dé)chiffrement désespérant, Saussure l'appelle la *déplorable* loi de la poésie – ce que Mallarmé eût appelé (c'est la différence entre le poète et le linguiste) le *leurre* fécond ».

Plus que la construction d'un improbable « Saussure mallarméen » ou d'un hypothétique « Mallarmé saussurien », l'intérêt du couplage construit par la critique réside dans ce qu'il dit de la réception de Saussure aux XXe et XXIe siècles. À son origine : une tentation partagée de poser Saussure et Mallarmé en miroir comme deux représentants d'une révolution de la fin du XIXe siècle qui engagerait, pour l'un, la modernité dans les sciences de l'homme, pour

l'autre, la modernité en littérature. Si cette tentation s'inscrit dans la croyance, historiquement déterminée, en une ou plusieurs révolutions saussuriennes⁸, plus surprenante est la persistance, voire la recrudescence, ces dernières années du thème mallarméen de la réception saussurienne. Elle illustre le statut original auquel la figure du linguiste genevois a accédé ces dernières années. Devenue icône, objet de pièce de théâtre, de roman psychanalytique, de morceaux de musique et de performances artistiques⁹, la figure de Saussure connaît un sort comparable à celui qu'a connu Mallarmé au sortir de la guerre : réceptacle de toutes les sollicitations, Saussure est de plus en plus souvent devenu, comme Daniel Oster (1994 : 227) a pu l'écrire au sujet de Mallarmé, le disciple de ses propres commentateurs.

Bibliographie

- Adam, Jean-Michel. 1979. "Encore les chats". *Poétique* 37. 43-55.
- Arrivé, Michel. 2009. "La Rime dans l'enseignement de Ferdinand de Saussure". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 62. 103-115.
- Benveniste, Emile. 1964. "Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21. 93-130.
- Deguy, Michel. 1969. "La folie de Saussure". *Critique* 25. 20-29.
- Derrida, Jacques. 1972. "La double séance" in *La dissémination*. 199-318. Paris: Seuil.
- Ferrándiz, Raúl Rodríguez. 1998. *Semiótica del anagrama. La hipótesis anagramática de Ferdinand de Saussure*. Alicante: Publicaciones de la Universidad Alicante.
- Gaulis, Marie. 2014. *Vénus vagabonde*. La Chaux-de-Fonds: Presse vagabonde.
- Genette, Gérard. 1976. *Mimologiques. Voyage en Cratylie*. Paris: Seuil.
- Godel, Robert. 1960. "Souvenirs de Ferdinand de Saussure concernant sa jeunesse et ses études". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17. 12-25.
- Hamel, Jean-François. 2014. *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*. Paris: Minuit.
- Jakobson, Roman. 1971. "La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet". *L'Homme* 11/2. 15-24.
- Joseph, John E. 2012. *Saussure*. Oxford: Oxford University Press.
- Kristeva, Julia. 1968. "Poésie et négativité". *L'Homme* 8. 36-63.
- Leclerc, Eric. 2007. "L'Intersigne : correspondances des poétiques de Ferdinand de Saussure et Mallarmé". *Correspondances : vers une redéfinition des rapports entre la littérature et les autres arts*. Ed. by Chris Rauseo, Karl Zieger et Arnaud Huftier. Valenciennes: P.U. de Valenciennes.
- Le Goffic, Charles & Thieulin, Edouard. 1897. *Nouveau traité de versification française*. Paris: Masson.
- Mallarmé, Stéphane. 1998. *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard.

⁸ Sur les caractéristiques de la réception saussurienne dans les années 60-70, v. Testenoire 2016.

⁹ Cf. la pièce de Gaulis (2044), les livres de Mejia Quijano (2008-2011), le morceau *The death of Ferdinand de Saussure* du groupe *Magnetic field* et la poésie sonore *Voicing through Saussure* de Vincent Barras et Jacques Demierre : v. <http://www.jacquesdemierre.com/voicingthroughse.html>

- Mallarmé, Stéphane. 2003. *Œuvres complètes II*. Paris: Gallimard.
- Maniglier, Patrice. 2006. *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris: Léo Scheer.
- Mejia Quijano, Claudia. 2008-2011. *Le Cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*. 2 vol. Nantes: Cécile Defaut.
- Michon, Jacques. 1978. *Mallarmé et les mots anglais*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Milner, Jean-Claude. 2016. "Mallarmé selon Saussure". *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry* 34. 297-312.
- Mourey, Laurent. 2012. "Du discours au poème. Saussure et Mallarmé: points de vue croisés". *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?* ed. by Sandrine Bédouret, Gisèle Prignitz, 151-160. Pau: PUPA.
- Ossola, Carlo. 1979. "Les "ossements fossiles" de la lettre chez Mallarmé et chez Saussure". *Critique* 391. 1063-1078.
- Oster, Daniel. 1994. "Fiction de Stéphane Mallarmé". *L'individu littéraire*. 227-238. Paris : PUF.
- Pierssens, Michel. 1979. "Le signe et sa folie : le dispositif Mallarmé/Saussure". *Romantisme* 25/26. 49-55.
- Poe, Edgar. [1864] 1982. "La genèse d'un poème". *Poèmes suivis de La genèse d'un poème*. 159-177. Paris: Gallimard.
- Richard, Jean-Pierre. 1961. *L'Univers imaginaire de Mallarmé*. Paris: Seuil.
- Ruppli, Mireille & Thorel-Cailleteau, Sylvie. 2005. *Mallarmé. La grammaire & le grimoire*. Genève: Droz.
- Saint-Gérard, Jacques-Philippe. 1998. "'Comme une araignée sacrée...'" Note sur Stéphane Mallarmé et les sciences du langage contemporaines (1842-1898)". *La Licorne* 45. 51-82.
- Sanders, Carol. 2004. "The Paris years". *The Cambridge Companion of Saussure*, ed. by Carol Sanders, 30-44. Cambridge: Cambridge University Press.
- Saussure, Ferdinand de. 1974. *Cours de linguistique générale, Tome 2 : Appendice. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*. Éd. Rudolf Engler. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Saussure, Ferdinand de. [1876] 1978. "Essai pour réduire les mots du grec, du latin & de l'allemand à un petit nombre de racines". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 32. 73-101.
- Saussure, Ferdinand de. 1986. *Le leggende germaniche*. Éd. Anna Marinetti et Marcelle Meli. Este: Zielo.
- Saussure, Ferdinand de. 2013. *Anagrammes homériques*. Éd. Pierre-Yves Testenoire. Limoges: Lambert-Lucas.
- Saussure, Ferdinand de. 2017. *Choquant d'harmonie*, éd. Francis Gandon. Limoges: Lambert-Lucas.
- Starobinski, Jean. 1971. *Les mots sous les mots*. Paris: Gallimard.
- Testenoire, Pierre-Yves. 2013. *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Testenoire, Pierre-Yves. 2016. "L'ombre du Cours (1960-1980)". *RS/SI : Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry* 34. 209-227.
- Todorov, Tzvetan. 1972. "Le sens des sons". *Poétique* 11. 446-462.
- Wunderli, Peter. 1972. *Ferdinand de Saussure und die Anagramme. Linguistik und Literatur*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Wunderli, Peter. 1977. *Valery Saussurien: Zur Linguistischen Fragestellung Bei Paul Valery*. Frankfurt am Main: Peter Lang.